

Comment j'ai appris à vivre *Comment j'ai appris à conduire*

Lise Gagnon

Number 130 (1), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, L. (2009). Review of [Comment j'ai appris à vivre : *Comment j'ai appris à conduire*]. *Jeu*, (130), 22–25.

Comment j'ai appris à conduire

TEXTE PAULA VOGEL / TRADUCTION MARYSE WARDA

MISE EN SCÈNE LUCE PELLETIER, ASSISTÉE DE CLAIRE L'HEUREUX / DÉCOR OLIVIER LANDREVILLE

COSTUMES JULIE BRETON / CONCEPTION SONORE LARSEN LUPIN / LUMIÈRES MARTIN LABRECQUE

AVEC MICHEL-ANDRÉ CARDIN, VIOLETTE CHAUVEAU, MARTINE FRANCKE, MAGALI LÉPINE-BLONDEAU

ET GABRIEL SABOURIN.

PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'OPIS. PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 13 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE 2007,

ET EN TOURNÉE AU QUÉBEC À L'HIVER ET AU PRINTEMPS 2009.

LISE GAGNON COMMENT J'AI APPRIS À VIVRE

Avec *Comment j'ai appris à conduire*, Luce Pelletier entamait l'an 2 de son cycle états-unien en nous faisant découvrir une œuvre marquante de la dramaturge Paula Vogel. Prix Pulitzer 1998, la pièce raconte la fascination de l'Amérique pour la voiture – symbole de liberté et de puissance –, la petite vie des gens d'une banlieue du Maryland, le poids des liens familiaux, mais surtout l'histoire d'une relation incestueuse entre un oncle et sa nièce, celle-ci magnifiquement interprétée par Violette Chauveau. Pièce sur la construction de l'identité personnelle et sociale, l'obsession infantile de la poitrine féminine, le rapport du mâle avec sa voiture, l'œuvre parle aussi d'une Amérique refermée sur elle-même à travers les rêves d'émancipation d'une jeune adolescente, Ti-Boutte, surnommée ainsi en raison de son sexe féminin.

D'entrée de jeu, le décor nous plonge dans un espace faussement réaliste : la chambre d'une enfant dont les murs ont été éventrés, défoncés par une voiture. Violette Chauveau s'avance vers nous : elle incarne une femme dans la quarantaine qui nous raconte la relation trouble qu'elle a vécue, enfant et adolescente, entre les années 60 et 70, avec son oncle Peck, le seul être dans ce bled perdu qui semblait l'aimer et la comprendre. Évitant toute position manichéenne, la pièce explore les liens d'amour et de dépendance qui se sont tissés entre l'oncle et sa nièce de même que les dynamiques familiale et sociale qui ont conduit à l'abus.

L'histoire, triste, est mise en scène de façon inventive et rythmée, et provoque moult sourires. D'autres œuvres, bien plus denses, ont évoqué l'inceste de façon beaucoup plus percutante – qu'on pense seulement aux pièces de Sarah Kane. Non que le sujet de l'abus soit traité légèrement, au contraire, mais l'auteure – *alter ego* de la fillette – refuse de dépeindre l'oncle comme un bourreau et l'enfant comme une victime. L'intérêt du texte de Paula Vogel est ailleurs ; il ne réside pas dans la langue plutôt terre à terre des personnages, mais dans la manière dont l'histoire nous est racontée : en juxtaposant différents récits, différents modes de narration et différentes époques dans un ordre qui semble aléatoire. Parfois, la femme qui a aujourd'hui 42 ans – l'âge qu'avait l'oncle lorsqu'il a abusé d'elle pour la première fois – raconte au public en position frontale ce qu'elle a vécu enfant. À d'autres moments, des épisodes du passé, joués de manière plus conventionnelle, sont d'abord présentés par un chœur – Michel-André Cardin, Martine Francke et Magalie Lépine-Blondeau – qui annonce les moments charnières de la vie de Ti-Boutte en les coiffant de titres inspirés de la conduite automobile : « Conduite 101 », « Passage au neutre », etc. Chaque fois, le procédé provoque le rire du public, tout en déréalisant un récit qui évolue par sauts non linéaires dans le temps.

CI-CONTRE *Comment j'ai appris à conduire* de Paula Vogel, mis en scène par Luce Pelletier (Théâtre de l'Opis, 2007).
Sur la photo : Violette Chauveau et Gabriel Sabourin.
© Suzane O'Neill.



Adultes immatures

Gabriel Sabourin personifie un homme enfant épris de Ti-Boutte depuis le jour de sa naissance. Contrairement au grand-père vulgaire qui ne pense qu'au sexe et se moque allégrement de la poitrine plantureuse de Ti-Boutte, ou aux autres membres de la famille qui méprisent les rêves d'indépendance de la fillette, l'oncle Peck est toujours tendre et attentif avec celle-ci ; plus cultivé, originaire de la Caroline, il l'encourage même à poursuivre ses études. Quant à l'enfant qui déteste sa famille et son milieu social, elle trouve auprès de cet oncle une présence paternelle affectueuse, qui lui a manqué. « J'ai pas le droit d'avoir un père ? » dit-elle rageusement à sa mère quand elle lui explique que son oncle veut lui donner des cours de conduite. Néanmoins, la relation que l'oncle a tissée au fil du temps avec sa nièce n'était pas désintéressée. S'il veut lui apprendre à conduire – « Je veux que tu connaisses ton auto sur le bout des doigts », « Je veux que tu prennes ça très au sérieux » –, c'est tout autant pour lui donner accès à un monde de liberté et d'assurance que pour profiter de moments d'intimité avec elle.

En effet, lors d'une des premières scènes du spectacle, on voit l'oncle dégrafer en une seconde le soutien-gorge de sa nièce et s'enorgueillir de sa dextérité. Ti-Boutte, mal à l'aise, se laisse pourtant caresser. Comme l'avait avertie sa mère lorsqu'elle n'avait que 11 ans : s'il lui arrive quelque chose – elle n'aime pas la façon dont l'oncle regarde la fillette –, c'est Ti-Boutte qui en sera seule responsable. D'ailleurs, tout au long de la pièce, l'oncle ne manquera jamais de répéter à Ti-Boutte qu'il n'arrivera rien de plus entre elle et lui tant qu'elle-même ne l'aura pas décidé. C'est ainsi que l'enfant en vient à porter la responsabilité de l'abus dont elle est victime, qu'elle en viendra aussi à aider son oncle Peck à surmonter son problème d'alcool en lui proposant d'être sa confidente, une fois par semaine, mais « juste pour parler », précise-t-elle.

Des leçons de conduite, on passe aux séances de photo dans le sous-sol où l'oncle veut faire de Ti-Boutte, 13 ans, un modèle de *Playboy*. « Tu es une très belle jeune femme », lui dit-il. « Mais pourquoi tu voudrais me partager ? » lui demande-t-elle, angoissée. « Je suis tellement fier », lui répond-il. « C'est juste pour toi, je veux que personne voie ça. » Rassurée, elle finira par se dénuder de plus en plus au son de la musique et de la voix pressante de son oncle qui l'incite à « se laisser aller ».

Tout au long de la pièce, Luce Pelletier fait le pari de la suggestivité : elle ne montre aucune nudité, aucune scène « explicite ». Ainsi, lors de la scène de photographie, on imagine Ti-Boutte dénudée sur sa chaise, alors que Gabriel Sabourin n'a qu'écarté la bretelle du bustier de Violette Chauveau, dénudant son épaule. On est à mille lieues d'un théâtre *trash*, brut et violent. Est-ce le corps mature et si sensuel de la comédienne qui – parce qu'elle incarne aussi Ti-Boutte enfant – commandait cette direction ? Quoi qu'il en soit, ce parti pris pour l'imagination fonctionne grâce à l'interprétation inspirée de Violette Chauveau, qui sait rendre palpable le malaise d'une adolescente au corps de femme.

Jeu et intimité

S'ils sont essentiels au déroulement de l'histoire, Martine Francke, Magali Lépine-Blondeau et Michel-André Cardin, qui campent la mère, la tante, la grand-mère, le grand-père ou les camarades de classe de Ti-Boutte, proposent malheureusement un jeu souvent forcé, presque caricatural, qui contraste avec les interprétations touchantes des personnages principaux. Violette Chauveau, particulièrement, fascine en jouant tour à tour une enfant, une adolescente et une femme dans la quarantaine, et ce, en misant simplement sur les postures corporelles, les intonations, les différentes énergies de Ti-Boutte. Présente sur scène du début à la fin du spectacle, son interprétation vibrante et juste est la plus grande force du spectacle. Gabriel Sabourin compose quant à lui un homme doux, oscillant entre une certaine culpabilité et un désir fou pour sa nièce. Les deux interprètes ne jouent pas nécessairement en subtilité – mais ils s'investissent avec tant de vérité et de force dans l'histoire que, malgré leur âge réel, leur corps réel, ils réussissent à rendre vraisemblable la différence d'âge de leurs personnages et crédible leur relation d'intimité.

Par ailleurs, les éclairages en demi-teintes de Martin Labrecque, tout comme l'utilisation par la metteuse en scène des personnages secondaires en ombres chinoises, participent à complexifier le récit. En effet, quand Ti-Boutte se retrouve seule avec son oncle, les silhouettes de la mère, de la tante ou du grand-père apparaissent en négatif dans les ouvertures des murs de la chambre. Complicité familiale face à l'abus dont est victime la jeune fille ? Présence de la famille comme surmoi dans la tête de Ti-Boutte ? Quelle que soit la réponse, les silhouettes énigmatiques apportent une densité à l'univers mis en scène.

Vers la fin, on assiste à l'émancipation de la jeune fille qui, grâce à son entrée au collège et à son départ de la maison familiale, décide, quoique bouleversée et fragile, de mettre fin à cette relation trouble – et ce, même si elle sait que la rupture entraînera la déchéance de son oncle. Suivra alors le dernier moment, le plus chavirant, alors que nous est raconté le premier abus de l'oncle quand la fillette n'avait que 11 ans. Été 1962, première leçon de conduite : l'oncle demande à l'enfant de s'asseoir sur lui et de prendre le volant de l'auto en marche. Alors qu'elle est complètement à sa merci, complètement vulnérable, l'oncle prend possession du corps de la fillette. Pour rendre cette scène, constitutive de la relation incestueuse, Luce Pelletier a fait appel à Magali Lépine-Blondeau qui, debout aux côtés du couple, avec son visage d'enfant, joue avec justesse et effroi la fillette abusée, alors que Violette Chauveau, femme au visage impassible, songeur, au corps pétrifié, est assise sur l'oncle qui l'abuse. Impuissance de l'enfant, détachement de la femme : se met en branle la dissociation si souvent vécue par les victimes d'inceste.

« J'ai vécu dans ma tête », conclut la femme. Celle qui, en raison de sa poitrine trop généreuse, n'aura jamais osé danser ou courir vole pourtant dans son corps quand elle conduit. C'est là le legs de ses leçons de conduite, quand elle pousse la pédale au plancher, seule et libre. ■



Comment j'ai appris à conduire de Paula Vogel, mis en scène par Luce Pelletier (Théâtre de l'Opis, 2007).
Sur la photo : Gabriel Sabourin, Violette Chauveau et Michel-André Cardin. © Suzanne O'Neill.